

L'enfer global Chapitre d'un roman jamais écrit

Lucien Francoeur

Numéro 59, hiver 1994

Écrivains - Paroliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13990ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Francoeur, L. (1994). L'enfer global : chapitre d'un roman jamais écrit. *Moebius*, (59), 85–92.

L'ENFER GLOBAL

(chapitre d'un roman jamais écrit)

Lucien Francœur

Avant même qu'il n'ait pu réagir, et penser à sortir, les flics étaient partout autour de lui. Pierre restait sur place, les yeux rivés à la tache de sang qui commençait à coaguler dans le cou du motard. Il se laissa bousculer, coller contre le mur. On lui força les mains dans le dos et il sentit les menottes se refermer sur ses poignets. Il ne parvenait pas à s'extirper de sa torpeur. Il se laissait balloter, comme un ramponneau de foire. Il n'osait plus s'interroger sur le cours des événements. Trop de choses s'étaient passées depuis les premiers symptômes de ce mal présumément incurable. Il essayait de refouler la nausée qui montait en lui. Un vertige insondable le parcourut et il sut que ses jambes allaient l'abandonner. Sa tête se mit à tourner et puis il se sentit entraîné, pris sous les bras. Ensuite, les idées s'imbriquèrent, kaléidoscopiquement, les unes dans les autres. Il tomba en chute libre, sans parachute...

— Ahhhh!!...

Il se réveilla en sursaut, comme s'il allait manquer d'air. Il s'était senti suffoquer, perdre son rythme cardiaque. En ouvrant les yeux, il ne reconnut pas les lieux où il se trouvait. Pendant un moment, ce fut la panique. En essayant de s'extirper de son état comateux, il revoyait le motard du tabac, le sang près de l'oreille gauche, la chemise comme une toile tachiste. Il se frottait les yeux et, dans la stimula-

tion des phosphènes, il crut voir Marie, sa femme, entre les bras du sorcier; cette image le lacéra mentalement d'un coup de fouet. Ah oui! le sorcier, ça lui revenait... Il devait être dans la hutte. Sa mémoire se remettait à fonctionner, et la bande mnémonique ramenait à son esprit les événements des dernières heures, des derniers jours... et peut-être des dernières années, tellement le temps semblait avoir fui toute computation tellurique. La chanson de Ferré le relança, comme s'il l'entendait d'un juke-box atemporel : «Avec le temps, va, tout s'en va...» Toute son existence lui glissait entre les doigts, comme une eau qu'on essaie de retenir; et cette existence, ou ce qui en restait, n'était guère plus qu'une grève arénuleuse qui s'érodait sous le flux et le reflux des vagues. Lui, il dérivait, sans boussole ni compas. Épave à la mer. Titanic, *navire night*, *bateau ivre*. Pourrait-il, dans un avenir rapproché, crier : Terre à l'horizon?

Il se rappelait qu'on lui avait fait prendre une concoction au goût emmétique, et qu'il s'était affaissé, sous l'engourdissement musculaire, d'une langueur irrésistible. D'abord, il pensa à cette maladie qui avait bouleversé le cours de sa vie : *il se souvenait vaguement que c'était au lit que la maladie l'avait surpris en train de lire*. Ce moment de sa vie lui revenait en diapos rapides : l'hôpital /clic/ le diagnostic /clic/ la fatalité /clic/ le karma /clic/... Les événements récents lui revenaient, par fragments, comme une projection en accéléré qu'on arrête au hasard pour repérer un passage particulier : *cette crampe dans le ventre... il se lève pour fumer... la dureté des contours... son angoisse grimpe au-dessus des arbres... tout le quartier est au courant et on l'épie... la panique l'envahit...* Progressivement, il se souvint de la révolte intérieure qui s'était frayé un chemin jusqu'à sa résignation, et qui l'avait forlancée, la battant en brèches : pourquoi lui, et si jeune, POURQUOI? Ensuite, il se rappela qu'il avait déambulé dans les rues, la mort dans l'âme, étranger sous la pluie, *rider on the storm* : la gare d'Austerlitz, la Seine, la rue Vavin... oui, la rue Vavin et la pute trop parfumée, surmaquillée, qu'il n'avait pas réussi à baiser, une Jayne Mansfield charnelle à la poitrine opulente. Et puis le travesti brésilien, sous la pluie

fine, qu'il avait presque désiré; une autre réminiscence qui le fouetta de plain-pied : l'homosexualité refoulée, le souvenir aigre-doux des baisers sur la bouche des camarades de classe. Tout ça lui donnait le mal de l'air, faisait de lui un passager clandestin de l'existence. Il aurait voulu se «highjacker» et détourner ce *vol de nuit* vers lui-même. «Sky pilot, you'll never, never, never, reach the sky...»

Il essaya de se lever pour accélérer la bande mnémotique et chasser de son esprit ses souvenirs qui l'irritaient moralement. Cela lui demanda toute sa concentration, toutes ses ressources physiques et mentales. Il se rendit compte, en percevant le rets de lumière qui entrait par le rideau entrouvert, qu'il n'était pas dans une hutte mais dans une chambre d'hôtel. Son regard exécuta un panoramique rapide : une chambre aux murs lézardés, tapissés à rabais, et jaunis par le temps et la misère humaine; un hôtel de troisième ordre, sans aucun doute. Son regard se fixa un moment sur le Botticelli mal reproduit, à l'image même de sa réalité. Sur la table de chevet, à sa droite et sous une lampe de faux cuivre à l'abat-jour scarifié, il trouva une clef : n° 33. À côté de la lampe, un volumineux cahier spiralé, un verre d'eau à moitié rempli, des sachets déchirés sans précaution, une cuillère renversée. Il examina les sachets : de petits sacs blancs, sans aucune inscription. Soudain, il sentit qu'il allait vomir. Il se précipita dans la salle de bains et tomba à genoux, la tête dans le bidet. De la bile, rien d'autre; de la bile verte. Il râlait. Et ça lui faisait mal, atrocement mal, le déchirant de part en part, comme si on lui arrachait ce qui lui restait de vie. Les larmes lui vinrent aux yeux, inondant ses pupilles. Puis il se laissa choir, inerte, sur le carrelage glacé : «Qu'est-ce que je fous ici, brailla-t-il comme un enfant. Mais qu'est-ce qui m'arrive?»

Il resta sur le plancher quelques minutes, qui lui parurent être des heures. Il se hissa jusqu'au lavabo et se regarda dans la glace. Ce qu'il vit lui fit peur : un visage défait, des rides profondes comme celles de ces vieux fumeurs d'opium, les cheveux en broussaille et une barbe de plusieurs jours. Hirsute et pas beau à voir, les yeux striés de rouge. «Je suis une loque humaine», pensa-t-il. Il frappa dans la

glace de toutes ses forces en criant : «Marie, je t'aime!» Et titubant comme un clochard, il se traîna jusqu'à son lit, la main droite rouge de sang. Il s'effondra comme un cheval fourbu : *Horse latitude...* Toute son existence pesait sur lui comme un présage de mauvais augure. Il n'avait plus la force de penser. Les souvenirs montaient jusqu'à sa conscience, pêle-mêle, sans qu'il ne pût les sélectionner : le lycée, les camarades, les caresses, la première aventure, les randonnées en moto, les parties de rock, l'herbe, mai 68, l'acid, all you need is love, la défonce. Puis sa rencontre avec Marie, le ciné, les restos, le mariage, les gosses et la merde : l'existence qui prenait le dessus, la capitulation lente. Il rugissait dans son sommeil. Plus personne ne viendrait à sa rescousse. Il était seul avec son énigme existentielle : «Like a rolling stone, with no destination home». Il était bien recroquevillé, fœtus bien blotti dans sa nuit sans issue. Et il râlait : «Il n'y a plus rien, dans dix mille ans...»

— *Je suis foutu.*

Parti dans sa dérive intérieure, il avait la certitude qu'il ne reviendrait à sa réalité qu'au terme d'un long périple au centre de lui-même, d'une interminable descente aux enfers. Pendant ce temps, écrasé sur son siège, il se voyait répondre, comme s'il assistait à une représentation théâtrale d'une pièce de Beckett, aux questions d'usage : nom, nationalité, emploi, occupation, ce qu'il faisait dans ce bureau de tabac, s'il connaissait la victime... Pierre savait que cette histoire était loin d'être terminée, qu'on allait le soupçonner, peut-être l'inculper pour meurtre : il était l'étranger de Camus, mais pas dans le livre de poche, dans le réel le plus absolu, le plus irrémédiable. Il aurait bien voulu savoir, lui aussi autant que la police, ce qu'il faisait dans ce tabac, seul avec ce motard assassiné. Il croyait avoir rêvé à cette rencontre avec un motard, comme il croyait avoir rêvé au pharmacien en train de s'envoyer la fille de la rue Vavin, comme il croyait avoir rêvé à... et puis à quoi bon! il ne savait plus où il en était. Peut-être rêvait-il à cet interrogatoire absurde, à ce meurtre du motard, à sa maladie incurable. Peut-être était-ce l'effet des médicaments, ou du hasch traité, ou de la drogue du sorcier. Le sorcier? à quelle trame

appartenait-il celui-là? à celle engendrée par le rêve? ou émanant des visions chimiques? ou se déroulant dans le scénario? ou sur l'écran géant du cinéma? Il devait tout simplement appartenir aux hallucinations provoquées par les médicaments. Il n'y avait jamais eu de sorcier ailleurs que dans son imagination, son délire paramnésique. On l'avait prévenu que ce traitement allait perturber son existence, qu'il devrait s'y faire, qu'il allait avoir des trous de mémoire, qu'il allait pendant quelque temps confondre réalité et rêve. Il soupira d'impatience, essaya de reprendre contact avec sa réalité. Il savait qu'il s'appelait Jean-Claude Forrest, qu'il était comédien, qu'il écrivait des scénarios. Ça, il le savait. Personne ne pouvait lui dire le contraire. «Je m'appelle Jean-Claude Forrest», s'entendit-il prononcer, du plus profond de sa torpeur.

L'inspecteur arrêta soudainement de pianoter sur la vieille Underwood, et le dévisagea : «Qu'est-ce que vous dites?» lui demanda-t-il, comme s'il venait de capter une information qui aurait pu le mettre sur une piste incriminante.

— Je n'ai rien dit, répondit Pierre, las de toutes ces questions qu'il se posait à lui-même. J'attends que vous me laissiez rentrer chez moi, rien de moins, rien de plus. Vos questions m'emmerdent, et vous devriez chercher le vrai coupable au lieu de perdre votre temps avec moi. Je vous l'ai expliqué, j'allais chercher des cigares lorsque vous êtes entré dans le tabac. Je n'en sais pas plus que vous...

— *C'est assez! Ça suffit!... c'est inutile, on n'y arrivera jamais... On recommence depuis bientôt une heure le même dialogue. Mais vous n'y êtes pas mon vieux! Ça ne va pas, non, vous allez me tuer à la fin! Faites un effort, concentrez-vous...*

— *M. Cloquet, il faut refaire les éclairages...*

Jean-Claude Forrest sortit et s'alluma, près de la marquise, dans le clair-obscur, une Celtic. «Tiens, des Celtic... mais qu'est-ce que je fais avec des Celtic?» Il releva le col de son imper, trop grand pour lui, et s'engouffra dans la nuit cachée dans la brume. Il essaya de se rappeler où il avait pu ramasser ce paquet de Celtic. Une autre pièce de son puzzle

existentiel qu'il ne pensait plus être en mesure de compléter. En remettant le paquet de Celtic dans la poche revolver de son imper, sa main rencontra une enveloppe, qu'il sortit aussitôt. Il s'arrêta sous un réverbère et essaya de lire, malgré la brume qui voilait la lumière, à qui elle était adressée. Tout ce qu'il parvint à déchiffrer, dans ce qui restait de lisible, c'est la provenance de la lettre : *océan Indien*. Et rien dans l'enveloppe. Il la remit dans la même poche et reprit sa marche de somnambule. Les quelques Parisiens à traîner dans cette nuit inhabitable le croisaient sans le regarder, sans même le voir. Il n'existait pas : il était une ombre dans la nuit des temps, un extra-terrestre égaré dans une autre dimension temporelle, un mort-vivant sorti tout droit d'un conte de Poe. C'était peut-être ça, finalement : il était un personnage de Poe ou de Lovecraft... ou d'Asimov. Il marchait, seul avec son énigme. Au moins, la nuit ne le refusait pas. Au contraire, elle semblait l'accueillir, lui offrir un asile.

— *Jean-Claude, rentre, il va pleuvoir!*

Encore une fois, le cinéma intérieur s'emparait de lui, sans avertissement, comme une sensation de déjà-vu, un mouvement perpétuel auquel il ne pouvait se dérober :

/.../ extérieur rue nuit/ marcher/ maladie, médecins, médicaments/ enfance à Nice/ le lycée Rodin/ la Gironde/ il descend à Blanche / regarde sa montre : deux heures/ les stores du building d'Air France/ skieurs portugais aux anoraks multicolores/ suit un Asiatique/ entre dans la hutte/ fume du hasch/ s'endort, se réveille/ la chambre bleue/ les pollens indigènes/ la nausée/ rendez-vous rue Watt à 9 h 30/ trouve un manuscrit/ une cabane au bord de l'océan/ se regarde dans la glace/ prévenir Marie/ pluie fine, un travesti l'approche/ marche en direction de la place Clichy/ un exil et un mauvais rêve/ cherche Marie dans le lit/ Olga fume des Celtic/ l'Express de Royan/ marche dans la nuit/ cherche Marie/ monte avec une pute/ 37 ans, Jean-Claude Forrest/ entre dans le cinéma St-Jacques/ 14. Chambre Marie-Jour/ s'installe et s'endort presque tout de suite/ se réveille, crie/ lit le scénario/ rentre chez lui/

hôtel Monastir/ sa femme Marie/ fait l'amour avec la
petite négresse/ l'océan Indien, le sorcier/ sa femme ne
reconnaît pas sa voix/ *s'abat sur le lit et s'endort instan-
tanément*/ tout tourne/ entre dans le village de Bormou-
lins/ le motard/ la dette/ le pharmacien et la fille de
Vavin dans l'herbe/ se réveille, dégobille/ il a mal/ il
pleure/ de nouveau seul, la nuit/ devant son immeuble/
le sorcier, la cérémonie/ les hauteurs de Gauriac/ ins-
tinct de survie/ la petite négresse disparaît/ son imper
est trop grand pour lui/ Olga face à la fenêtre/ chambre
33/ la maladie la maladie la maladie la maladie la
ma-la-die/.../

— Monsieur! Monsieur!

Pierre sortit brusquement de sa léthargie. Le garçon le regardait, impatient. Pierre se demandait ce qu'il faisait dans ce café, depuis combien de temps il s'y trouvait. Il regarda sa montre : 11 h 35. Il demanda au garçon le nom du café. Ce dernier lui répondit, exaspéré :

— Café l'Ambiance, Monsieur. Qu'est-ce qu'on vous sert?

— Euh... Un demi, répondit Pierre sans conviction.

Il se sentait incapable de réagir, d'appeler à l'aide. Le passé se mêlait au présent, se mêlait au futur. La fiction se confondait à la réalité et au rêve et rien n'allait plus, les jeux se faisaient sans qu'il soit consulté. Que faisait-il dans ce café? Pourquoi la police l'avait-elle relâché si facilement? Il était le jouet de son imagination, de son délire, de sa maladie. Demain ça irait mieux; il retournerait à la station de police et s'assurerait qu'on l'y avait bien amené pour l'interroger. «J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil, pensa-t-il. Marie, les enfants...» C'est ça qu'il désirait plus que tout au monde : le logis asilaire, et le lit : *un parking, tu viens mon amour*. La grande paix, dormir et ne plus se réveiller, ou se réveiller du bon côté, du côté des idées claires, de la réalité tangible, dans son idiosyncrasie bien à lui. Pierre se demanda si le garçon l'observait. Il leva les yeux dans sa direction puis les détourna aussitôt : le garçon regardait bien vers où il était assis. Mais Pierre se rendit compte, presque simultanément, qu'il ne le regardait pas,

mais qu'il regardait, juste au-dessus de son épaule, une jeune femme vêtue de noir, qui venait d'entrer derrière lui.

Elle passa tout près, le frôlant du revers de la main, sans le regarder. Il vit un morceau de papier tomber juste à côté de ses pieds. Il se pencha, le ramassa et lorsqu'il se releva pour le lui remettre, il eut à peine le temps de la voir descendre l'escalier qui menait aux W.C. Pierre déplia le papier et y lut : *«I've been thru the desert on a horse with no name, it felt good to be out of the rain. In the desert, you can't remember your name. Je vous attends en bas, M. Forrest. J'ai besoin de votre aide. Olga.»* Il ne faisait même plus l'effort de penser, de chercher à comprendre, de joindre les pièces du casse-tête. C'était comme si l'univers tout entier pesait sur lui, s'ingéniait à lui scénariser une réalité d'incidents disparates s'interpénétrant les uns les autres, se distordant comme en une réflexion de luna park, une réalité-gigogne *ad infinitum*. Dans sa tête, tout tournait, l'étourdissait. Il ne savait plus ce qui lui arrivait, ni ce qui allait lui arriver. Résigné, il trouva ce qui lui restait de volonté et se dirigea vers l'escalier. Il marchait sans conviction, comme un amnésique. L'habitude guidait ses pas. Il descendit les marches, péniblement, une à une, comme s'il n'allait jamais atteindre le bas de l'escalier. Et lorsqu'il y fut, comme au bout de ce qui lui sembla être une éternité, il vit la jeune femme près de la cabine téléphonique. Il ne devina pas la présence de deux hommes embusqués sous l'escalier. Et dans sa tête, ce fut comme une explosion, une sorte d'hécatombe cérébrale. Il tenta de s'agripper à la cabine, puis à la jeune femme qui le repoussa, et il s'effondra sur le carrelage, masse inerte, soulagé d'être débranché du réel :

— M-a-r-i-e! s'entendit-il hurler, dans un écho de pyramide.